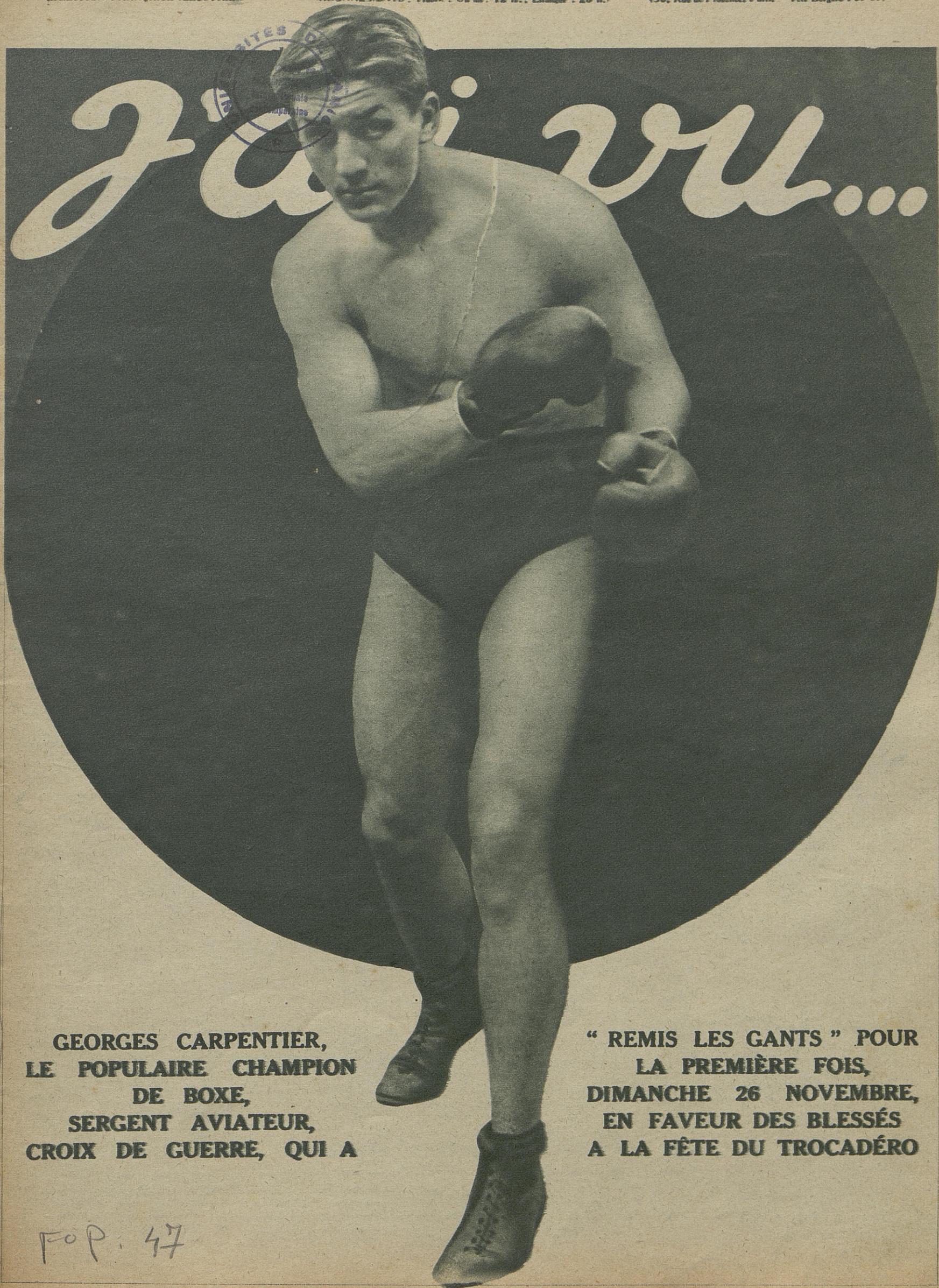


# Foot... ..

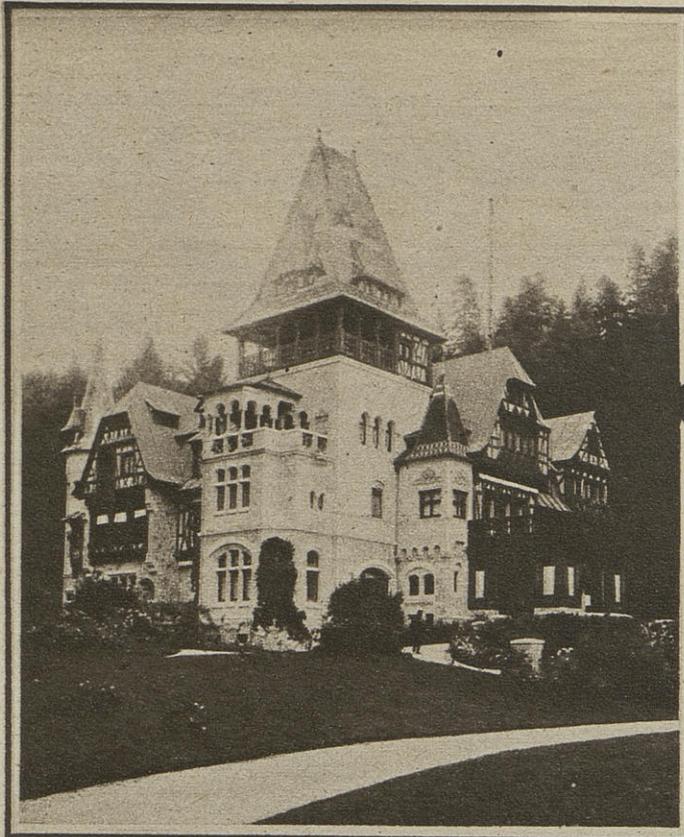


**GEORGES CARPENTIER,  
LE POPULAIRE CHAMPION  
DE BOXE,  
SERGENT AVIATEUR,  
CROIX DE GUERRE, QUI A**

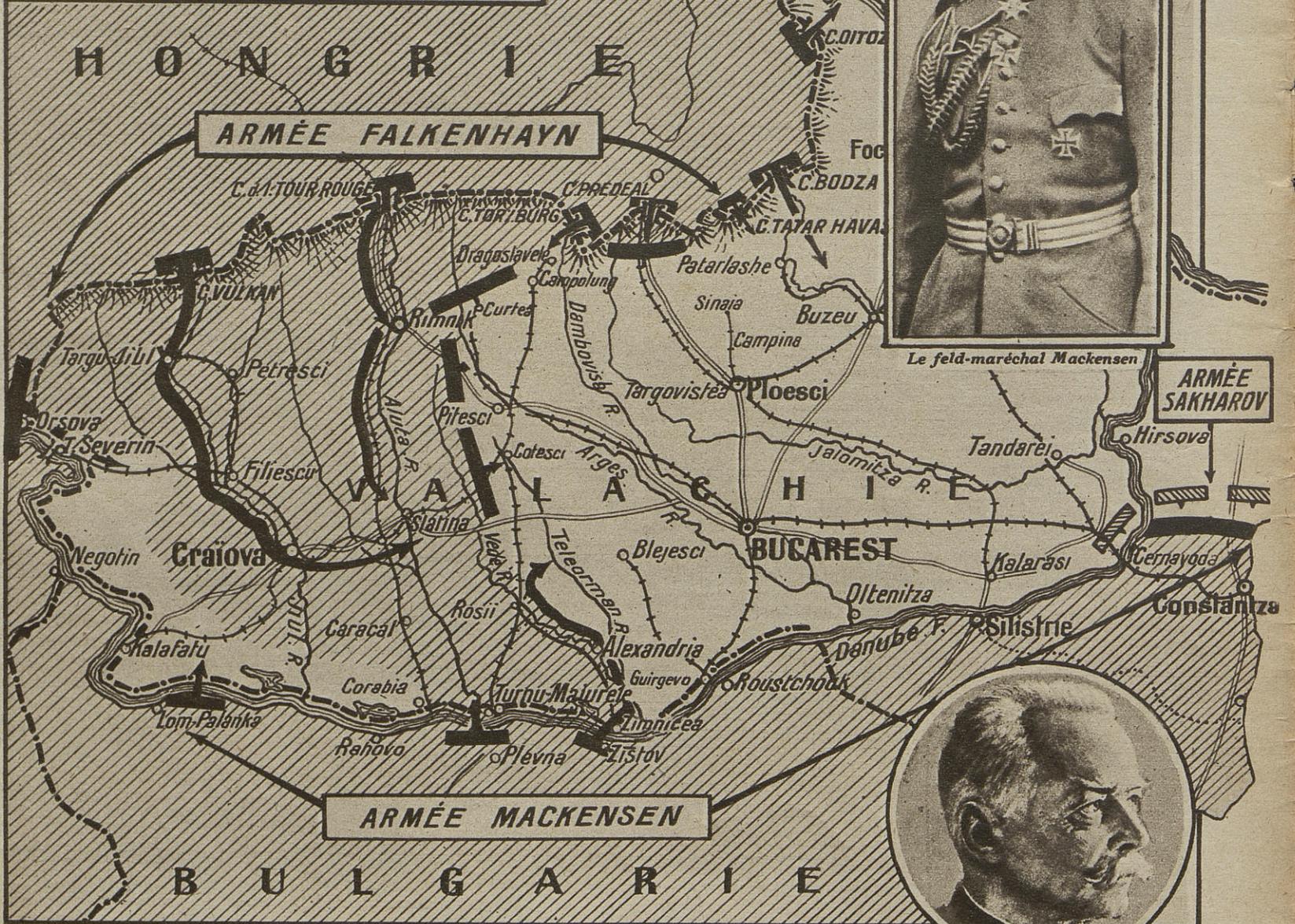
**“ REMIS LES GANTS ” POUR  
LA PREMIÈRE FOIS,  
DIMANCHE 26 NOVEMBRE,  
EN FAVEUR DES BLESSÉS  
A LA FÊTE DU TROCADÉRO**

FOP. 47

Le palais royal à Sinaïa.



Le roi Ferdinand de Roumanie et le prince héritier.



Carte expliquant la manœuvre concentrique de Mackensen et de Falkenhayn.

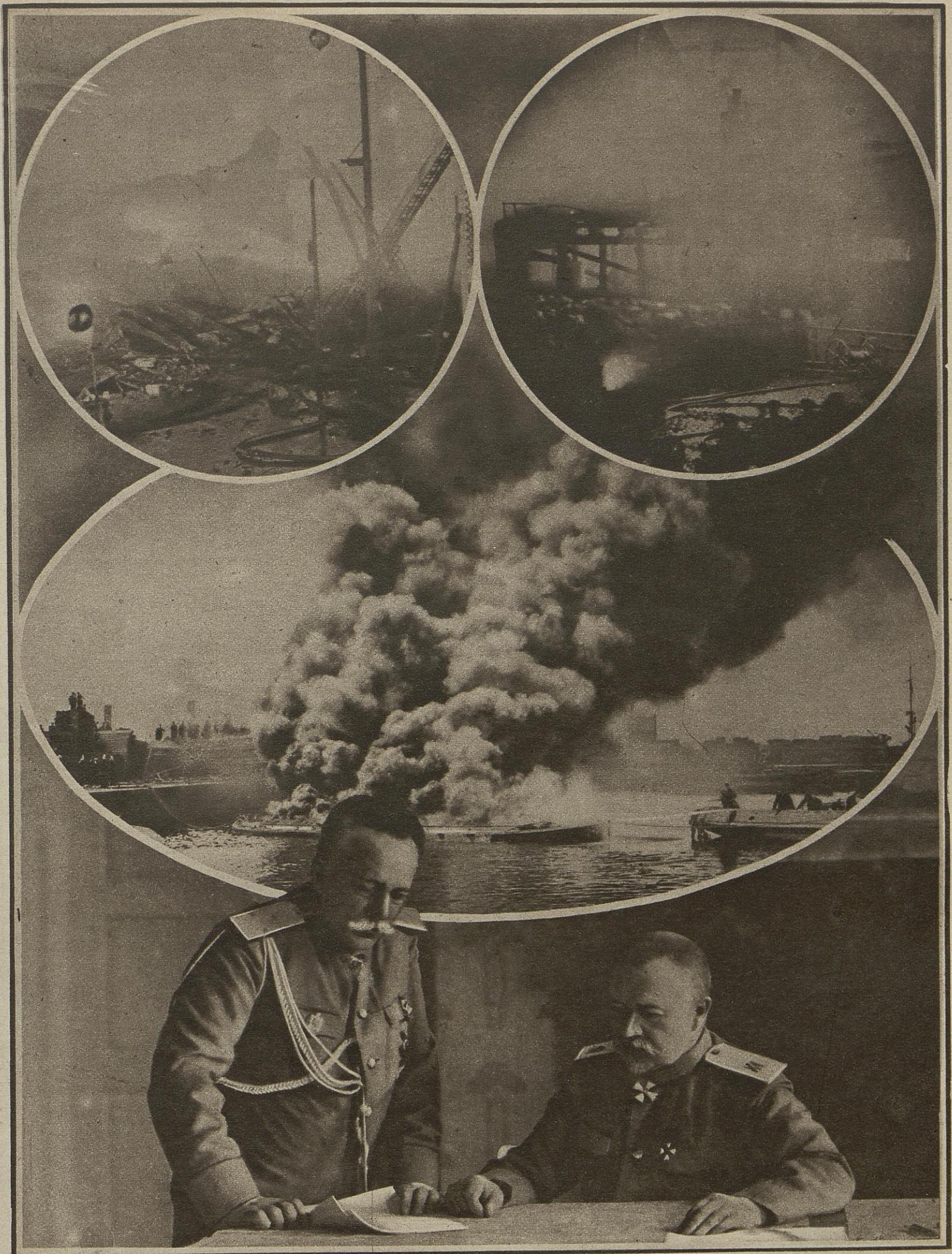


Von Falkenhayn.

### LA ROUMANIE TRAVERSE LES AFFRES QUE CONNUT LA FRANCE

À l'heure où nous mettons sous presse, la Roumanie se trouve dans une situation qui rappelle celle de la France à la veille de la bataille de la Marne. L'armée de nos alliés, qui n'a rien perdu de sa force combattive, se retire avec tous ses hommes et tous ses canons devant l'ennemi, qui mène l'attaque suivant une ligne allant du nord-ouest au sud-est (voir carte).

Au nord, appuyées aux Alpes de Transylvanie, ce sont les troupes de Kraft von Delmociingen; au centre, celles de Falkenhayn; au sud, appuyés sur le Danube, les soldats de Mackensen. Ces trois armées, soudées les unes aux autres, marchent sur Bucarest. Quand on sait le prix que le kaiser attache à la conquête de la Roumanie, où il cherche, avec un

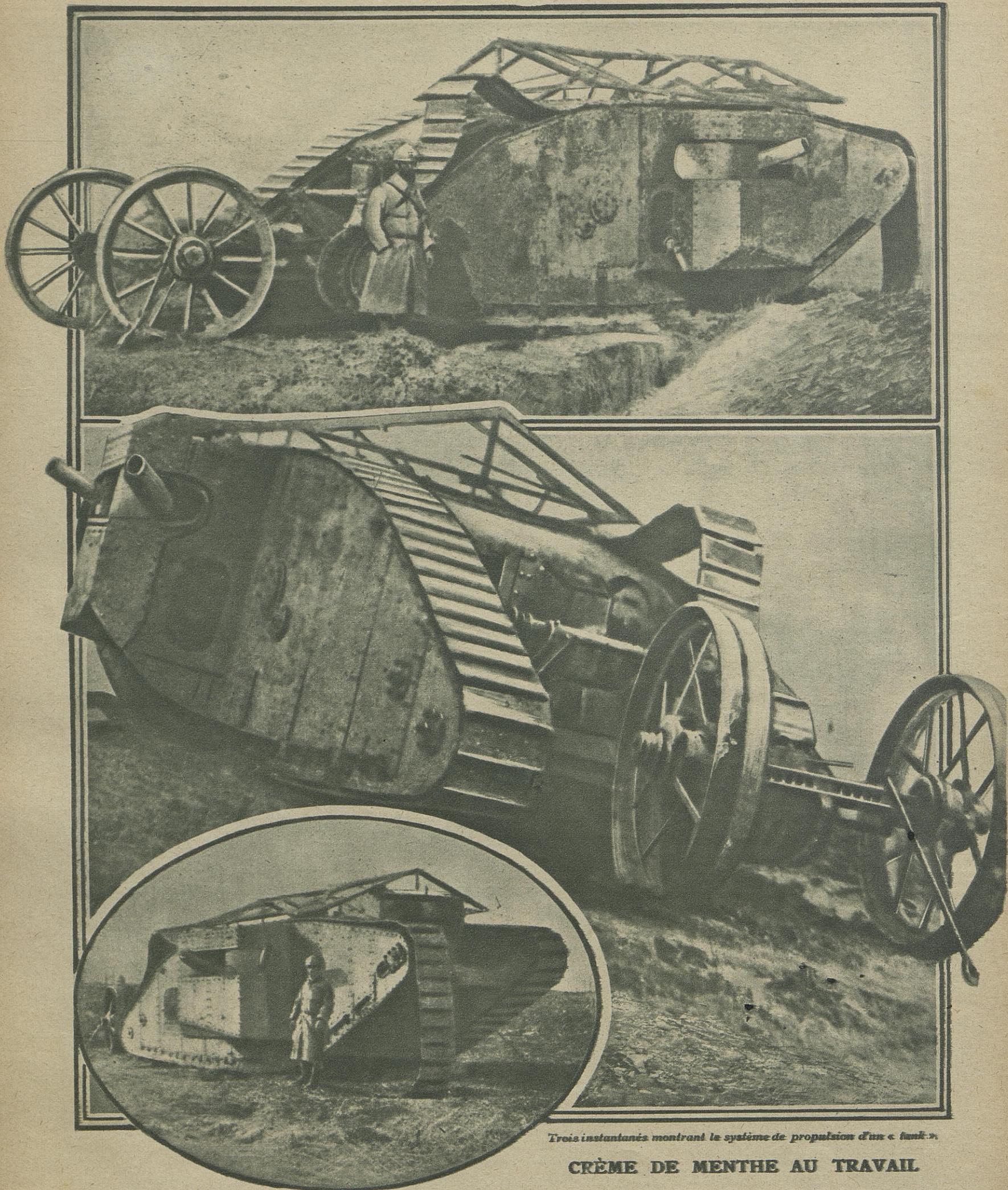


Le général Sukharof (assis), qui commande les forces russes marchant au secours de la Roumanie. Au-dessus : les Roumains incendient leurs chalands de pétrole à Constantza.

#### PENDANT LA PREMIÈRE SEMAINE DE SEPTEMBRE 1914

témoignage pour les neutres de sa force d'offensive, un gage nouveau et un immense réservoir de blé pour ses troupes, on peut être sûr que cette dernière phase de l'offensive sera menée avec une extrême vigueur. Il est temps que les renforts russes, qui déferlent tout le long du front de Riga aux Carpathes, entrent en scène. Seule, semble-t-il, leur marche rapide peut

sauver Bucarest, dont les remparts vont voir se dérouler une des plus formidables batailles de la grande guerre. La cause de la justice et du droit triomphera-t-elle une fois de plus de la force brutale? Souhaitons-le, espérons-le, mais que notre âme soit forte et prête au pire. — Sur la carte, la marche des troupes ennemies à l'heure où nous mettons sous presse.



Trois instantanés montrant le système de propulsion d'un « tank ».

### CRÈME DE MENTHE AU TRAVAIL

Tel un gigantesque saurien à la carapace insensible aux balles et aux éclats d'obus, glissant par-dessus les tranchées béantes, Crème de Menthe, dès le premier jour de son apparition, apporte l'épouvante dans les rangs ennemis. Depuis, les

« tanks », dont on permet maintenant de publier des reproductions photographiques, continuent leur besogne. Pour eux, il n'est pas d'obstacle et la plupart des équipages de ces dreadnoughts terrestres ont été cités à l'ordre des armées.

# CASSINOU VA-T-EN GUERRE (1)

ROMAN INÉDIT

Par CHARLES DERENNES



**ARRIVEZ, LES AUTRES !**

*Le monde est à feu ! Le monde est à feu !*

Et la fête s'était continuée au Pin-Rouge par des rasades nombreuses de boissons variées, arrosant un bon quartier de confit de dinde. Puis il avait fallu se rafraîchir : bère à volonté... Tant et si bien qu'aux approches de minuit, il ne restait plus à Fantique qu'à rentrer chez lui sans trop se presser, crainte d'erreur ; au Plocq qu'à se faire rosser chez lui par la Plocque, qui n'admettait pas les fêtes dont elle était bannie, et à Cassinou qu'à dormir dans la grange du Pin-Rouge, puisque ses jambes se refusaient à le porter chez lui...

Un cercle d'admirateurs s'était formé autour de la table où Cassinou faisait bruyamment le récit de ses exploits : des gars du pays, de fiers lurons, de bons vivants eux aussi, jeunes ou vieux... Mais ce sacré Cassinou, il leur faisait encore la pige à tous, pour la beuverie comme pour la boustifaille ! Là-dessus, sa réputation était établie... Il n'en concevait pas une mince fierté. Désireux d'éblouir son auditoire, il frappa du poing la table :

— Et ce qu'il y a de plus fort, proclama-t-il jovialement, c'est que le tonnerre du bon Dieu ne m'empêcherait pas de recommencer aujourd'hui !

— Quel animal ! fit le brigadier qui se préparait à partir... Enfin, tu as raison d'en profiter, tant que le beau temps dure pour le monde !

— Que veux-tu dire par là ?

RÉSUMÉ DU PRÉCÉDENT NUMÉRO. — Le muletier Cassinou, de Hont-Habi (Landes), est un beau « drôle », bien que légèrement benoît ; mais c'est aussi une forte tête, un nocœur terrible... Depuis quelques jours on parle, autour de lui, des possibilités d'une guerre, ce qui a le don de l'exaspérer, peut-être parce qu'il a supposé, entre deux vins, « que c'est un bateau qu'on lui monte ». Ce samedi-là, il a quitté brusquement l'auberge du Pin-Rouge, assez ivre et plus furieux que jamais, après avoir proclamé que la guerre était impossible à notre époque et que, de plus, il s'en f...ait, étant réformé.

(1) Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris pour l'adaptation au cinéma.

Tu n'as donc pas lu les journaux, ces jours-ci?... On parle de guerre.

Les sourcils de Cassinou se froncèrent :

— Ah ça ! Est-ce que tu voudrais, toi aussi, me faire prendre un chien de mer pour une sole?... Est-ce qu'on n'a pas fini de me farcir les oreilles avec cette histoire?... J'ai déjà failli me lâcher, tout à l'heure, quand ce vieux *pecq* de facteur m'embêtait avec son éternel « la guerre... la guerre !... » Brigadier, tu me fais pitié... Il ne me pousse pas de la mousse sur les yeux, je pense, et je sais lire !... Quant au facteur, il y a quarante ans et plus qu'il annonce la guerre, tout ça pour nous faire croire que sans lui, à l'époque, les Prussiens seraient venus jusqu'ici... La guerre ! Il ne faudrait pas chercher à se moquer de moi ; je ne suis pas pêcheur, je n'ai pas besoin qu'on me monte des bateaux ; mais je suis muletier et j'ai un bâton pour tous les mulets, qu'ils soient à deux pattes ou à quatre...

Les auditeurs hochaient la tête, mal convaincus... Mais on connaissait suffisamment Cassinou pour ne pas essayer de discuter avec lui au lendemain d'une *claquaille*, surtout quand il était en train d'en commencer une autre... Il aimait volontiers à discourir, à pérorer, en bon Méridional, et si particulière que fût son éloquence, elle n'en était pas moins réelle. Il reprit, un peu calmé par le silence qui

s'était fait et l'attention qu'on lui prêtait, — en français, cette fois, en son français à lui, pour donner plus de poids et de dignité à ses paroles :

— Ce n'est pas que je veux dire qu'on ait peur aux Prussiens... mais pourquoi c'est-il qu'y aurait la guerre ? Est-ce que le monde il n'est pas content ? Est-ce que le pays pâtit ? Est-ce que la résine ne se vend pas ? Est-ce qu'il manque du vin à boire?... La guerre,

c'était bon autrefois, quand les hommes étaient des sauvages, aussi bêtes que ce *pecq* de facteur ! Il faudrait voir qu'un roi, un empereur ou le Président de la République se mette dans l'idée de les faire massacrer, manière de rire un brin... On ne marcherait pas, en Allemagne comme en France ! On n'est plus des moutards... Le progrès est le progrès...

Cependant l'instituteur adjoint, qui venait d'arriver, osa émettre une objection : « Permettez, Cassinou... » Alors Cassinou blêmit, puis rougit, puis crispa les poings, puis trappa par terre de rage... Devant ce morveux-là il ne trouvait plus de mots et sa voix s'étranglait dans sa gorge, parce qu'il ne savait pas discuter avec les gens qui parlent doucement...

— Ah ! du moment que celui-là aussi s'en mêle, c'est bon !... J'aime mieux filer !... Je ferais du désastre !...

Il ramassa son béret, prit sa canne et s'en fut, très digne, très raide... Cependant, au bout de l'auvent, il se ravisa, se retourna, et alors, d'une voix tonitruante :

— La guerre ! Tenez, je vais vous expliquer votre cas, à vous tous tant que vous êtes : vous êtes des froussards qui avez mal au ventre depuis que cette idée vous est venue... La guerre !... Moi, je dis ce mot et je crache par terre...

Il fit encore quelques pas, se retourna de nouveau et lança d'une voix triomphante avant de disparaître :

— La guerre, moi, je m'en f... et je la méprise... Je suis réformé !

## II

— Té, Cassinou ! Où t'en vas-tu si vite ?

— Té, Cassinou ! Dis donc, tu pourrais donner le bonjour aux amis !

— Té, Cassinou ! Arrête un moment... on va boire un verre...

Mais lui, sur la route qui longe l'étang, marchait à grands pas en faisant voler des cailloux du bout de son bâton ferré, et ne répondait que par des grognements ou de coléreux haussements d'épaules aux questions et aux invites des passants... La pluie, vers midi, fit mine de tomber et Cassinou tourna sa mauvaise humeur et la pointe de



*Et la fête s'était continuée au Pin-Rouge...*

son bâton ferré contre le ciel, qu'il invectiva de belle manière... A l'endroit où la route quitte le bord de l'eau pour virer brusquement à droite, vers Saint-Lubin et Tchatyic, ce fut à la route qu'il s'en prit...

« Sacrée route ! Comme si elle n'aurait pas pu se déranger un peu pour lui éviter de patauger dans la vase ou de se fatiguer dans le sable. Tant pis. Allons-y !... » Et notre homme, tout en grognant et en marmonnant de plus belle, se dirigea vers le coin forestier où il avait pris l'habitude de se réfugier quand il désirait réfléchir, ou cuver son vin sans risquer, durant son sommeil, les farces ou les moqueries de personne.

C'est au sommet d'une belle dune, toute embaumée de serpolet sauvage... Au nord, la solitude règne sur des lieues et des lieues ; à l'ouest, la « grande mer » apparaît entre les fûts des pins, glauque, mouvante et frangée d'argent même par les plus beaux jours ; au sud, on voit, à deux kilomètres de là, les maisons de Hont-Habi-l'Etang et l'auberge du Pin-Rouge qui semble vous dire :

— Tu vois, quand tu seras fatigué de boudier?...

Cassinou ne boudait jamais très longtemps...

Mais il aimait cet endroit comme un animal aime sa tanière. Il avait restauré et recouvert de bonne brande la tranchée principale d'une palombière abandonnée. Rien de meilleur pour se mettre à l'abri des hommes, de la pluie et du soleil, quand on n'a plus soif et qu'on se sent devenu pour un temps misanthrope ; rien de meilleur pour vous rafraîchir les idées et vous débrouiller l'estomac qu'un bon sommeil de bête sauvage, loin de tout et de tous, parmi la grande odeur marine et celle de la cuisine que prépare le soleil, en surveillant les poêles à frire des cigales.

Cassinou s'étendit sur une litière de fougère qu'il avait accommodée et entretenue à sa taille. Deux minutes plus tard il ronflait béatement.

... Il se réveilla tout guilleret, lucide et optimiste. Quelle heure?... Peuh ! L'heure du jambon si l'on a faim, de l'apéritif si l'on a soif : quatre heures « du tantôt », ou quelque chose d'approchant ! Pas besoin de traîner de montre avec soi pour être fixé ! Il suffit de consulter la couleur du ciel, son estomac ou son gosier.

Cassinou se frotta les mains, puis se gratta le menton et sourit... Il n'en voulait plus à personne ; il irait jusqu'au bourg rendre visite au coiffeur, faire à son domicile un brin de toilette, et, ce soir, bon sang ! surtout s'il y avait bal ici ou là, il les épaterait tous, frais et jovial comme il le serait ; il leur montrerait qu'on tient le coup lorsqu'on s'appelle Cassinou et qu'on ne confond pas un chien de mer avec une sole !... Et, cette fois, si on lui parlait encore de guerre, il serait assez maître de lui pour rigoler au nez de ces *espavitz* (1) !

Mais, qu'est cela ? Un son de cloche sinistre a soudain retenti dans le ciel... Le tocsin !... Et, ces cloches, ce sont celles de Saint-Lubin... Le feu est à Saint-Lubin !... Le feu, dans les Landes, c'est à peu près le seul ennemi grave qu'on se connaisse, et il faut voir quelle union sacrée règne dès que la voix des églises l'annonce sinistrement ! Chacun part au plus vite et par le plus court... Dame ! c'est la fortune du pays qui brûle, et qui brûle dur et fort comme si la flamme des étés se vengeait d'un coup d'avoir été emprisonnée aux troncs des pins sous l'espèce et avec le titre de résine !...

Le feu ! La forêt est à feu du côté de Saint-Lubin !... Tant pis pour la toilette, la claquette et le bal ; Cassinou ne connaît que son devoir de bon fils des Landes... Et le voici, tout feu tout flammes lui-même, qui bondit à travers les fourrés, puis dans les flaques d'eau lacustre, héroïquement, telle est sa hâte de rejoindre la route... Celle-ci atteinte, il s'arrête pour souffler un brin... Hein ? quoi?... Un autre clocher appelle au secours, juste à l'opposé de Saint-Lubin?... Coulombre ! Coulombre aussi est à feu !... Double Dieu vivant !... et ce n'est pas fini : en quelques minutes, tous les clochers du pays, l'un après l'autre, s'en mêlent...

(1) Quelque chose comme : ahuris et froussards, capons, bétas, niguedouilles...

Cassinou s'assied, alors, atterré... Ah ça, est-ce qu'il perd la tête?... Non ! son ivresse est loin et, les cloches de toute la contrée, il sait bien qu'il peut les reconnaître à leur timbre, toutes, des plus mesquines aux plus riches, comme on reconnaît, avant même que de tourner la tête, de vieilles connaissances à leurs voix. Les cloches de Saint-Lubin, chef-lieu de canton, résonnent lourdement, en personnes d'importance ; celles de la petite église enguirlandée de lierre de Coulombre imitent la voix un peu grêle des jeunes filles, quand c'est le mois de Marie ; et voici celles de Cambiange, grognonnes comme le paysage qu'elles dominent ou comme les sangliers qui pullulent dans leur domaine et qu'elles ont l'air de bénir ; celles d'Escanegorb, la commune pauvre, qui ont l'air d'implorer l'aumône en leur langage ; celles de Hont-Habi, enfin, dont M<sup>me</sup> la comtesse douairière de Cabiracq fit don à la paroisse et dont le gros bourdon, aussi imposant que sa marraine, semble ainsi qu'elle parler du nez... Et toutes ces ondes sonores vont et viennent, s'entre-croisant, s'entremêlant comme des passages d'invisibles et sinistres oiseaux dans le ciel lavé par l'orage ; l'immensité sylvestre fait retentir les échos à l'infini... Tout se brouille ; entre les quatre coins de l'horizon, il n'y a plus qu'un désolant et confus bourdonnement... Comment le soleil ose-t-il resplendir à cette heure?...

Cassinou enfonce son bérêt jusqu'aux oreilles, se lève et, roulant des yeux hagards, s'élançait vers Saint-Lubin, l'endroit le plus proche... Et tout le long du chemin — ne pensant pas dire si vrai ! — il hurle d'une voix rauque, d'une voix d'épouvante :

— Arrivez, les autres !... Le monde est à feu ! Le monde est à feu !



Il avait suivi le chemin forestier qui débouche à deux pas de la place de la Mairie, laquelle était déjà noire de monde... Hah ! tant, soufflant, il demandait à un chacun : « Où est le feu ? » Et on n'avait pas l'air de l'entendre !... Les gens, les femmes surtout, le considéraient avec ahurissement, et tournaient tout aussitôt vers ailleurs, vers le ciel surtout, des yeux affolés, et qui ne semblaient plus voir les hommes ni les choses... Cassinou sentit une angoisse inconnue l'étreindre à la gorge et n'osa plus poser de questions... Un peu de patience ! Il s'instruirait par lui-même ; tout cet incompréhensible cauchemar s'évanouirait... Pas la peine de courir le risque de se faire lancer au nez des moqueries ou des sottises !...

Il ne craignait pourtant rien de personne,



Cassinou se réveilla tout guilleret...

Cassinou, d'habitude ! Mais tout était si drôle aujourd'hui, dans l'aspect de ce bourg archi-connu comme dans celui des physionomies les plus familières !...

Justement, le maire venait d'apparaître sur le perron de la « maison de ville », une belle bâtisse toute neuve, orgueil du bourg. Un grand silence se fit aussitôt. Hélas ! Il n'avait pas, lui non plus, sa figure et sa voix ordinaires, cet excellent papa Larbillot, un si joyeux vieillard, toujours à l'affût d'un bon mot ou d'une farce !

— Mes chers administrés... mes chers enfants... je... je...

— Qu'est-ce qu'il dit, demanda Cassinou... Plus haut !...

— ... Mes chers enfants, il n'y a pas à se ; le dissimuler, l'instant est grave, très grave mais la mobilisation générale ne signifie pas forcément la guerre...

Deux ou trois sanglots de femmes et quelques murmures seuls l'interrompirent ; M. Larbillot, de plus en plus ému, se hâta de terminer son allocution :

— Ce dont je suis sûr, mes amis, c'est que, si ce malheur arrive, vous montrerez aux Prussiens qu'il n'y a... qu'il n'y a... que de rudes et fiers garçons par ici...

Cette fois, les applaudissements crépitèrent et, pour la première fois depuis qu'avait sonné le tocsin, les hommes hurlèrent joyeusement, comme aux soirs de fête et à la veille des beaux dimanches.

Les Landais sont en effet de rudes et fiers garçons. Allons ! Il ne s'agissait plus que de calmer les mères et les sœurs, les femmes et les fiancées, et puis ce serait samedi quand même, un samedi royal où l'on viderait comme de juste les plus vieilles bouteilles en attendant d'en trouver d'autres à bon compte, quand on aurait passé le Rhin...

De nouveau il y eut un mouvement dans la foule : « C'est le comte de Cabiracq ! Il est allé « d'un coup d'auto » jusqu'au chef-lieu !... Il a des nouvelles !... » Et puis ce fut un brusque silence ; le jeune comte venait d'apparaître à son tour et de rejoindre diverses notabilités sur le perron de la mairie... Bigre ! Il a déjà revêtu son uniforme d'officier de réserve ! Et l'on constata qu'il serrait la main de l'instituteur et de l'épicier Doigt Dieu, adjoint au maire, ses plus mortels ennemis... Mais que le jeune comte leur serrât la main, cela n'avait pas l'air d'étonner l'instituteur ni l'adjoint au maire, et chacun, comme par miracle, se hâta de trouver également qu'un tel geste n'avait rien que de très naturel. « Vive la France ! » crièrent les uns... « Vive la République ! » crièrent les autres... Et ces exclamations s'étant spontanément envolées, on s'aperçut, avec une sorte de joie et d'enthousiasme jamais éprouvés, que les cris les plus divers n'en font qu'un seul, et qui sonne juste, quand il s'agit d'acclamer la patrie.

Peu après, les derniers bruits, vrais ou faux, que le comte de Cabiracq rapportait du chef-lieu circulèrent :

— Les Russes ont envahi l'Allemagne. Ils sont des millions... Rien ne peut leur résister !

— Et l'Angleterre ? Pourvu que l'Angleterre marche...

— L'Angleterre ? Sa flotte a coulé hier onze cuirassés boches !

— Alors... ça y est ? Ça y est bien ?

— Et un peu, mon neveu !

— Tant mieux ! On va en tuer... On va en bouffer... Ah ! les s...

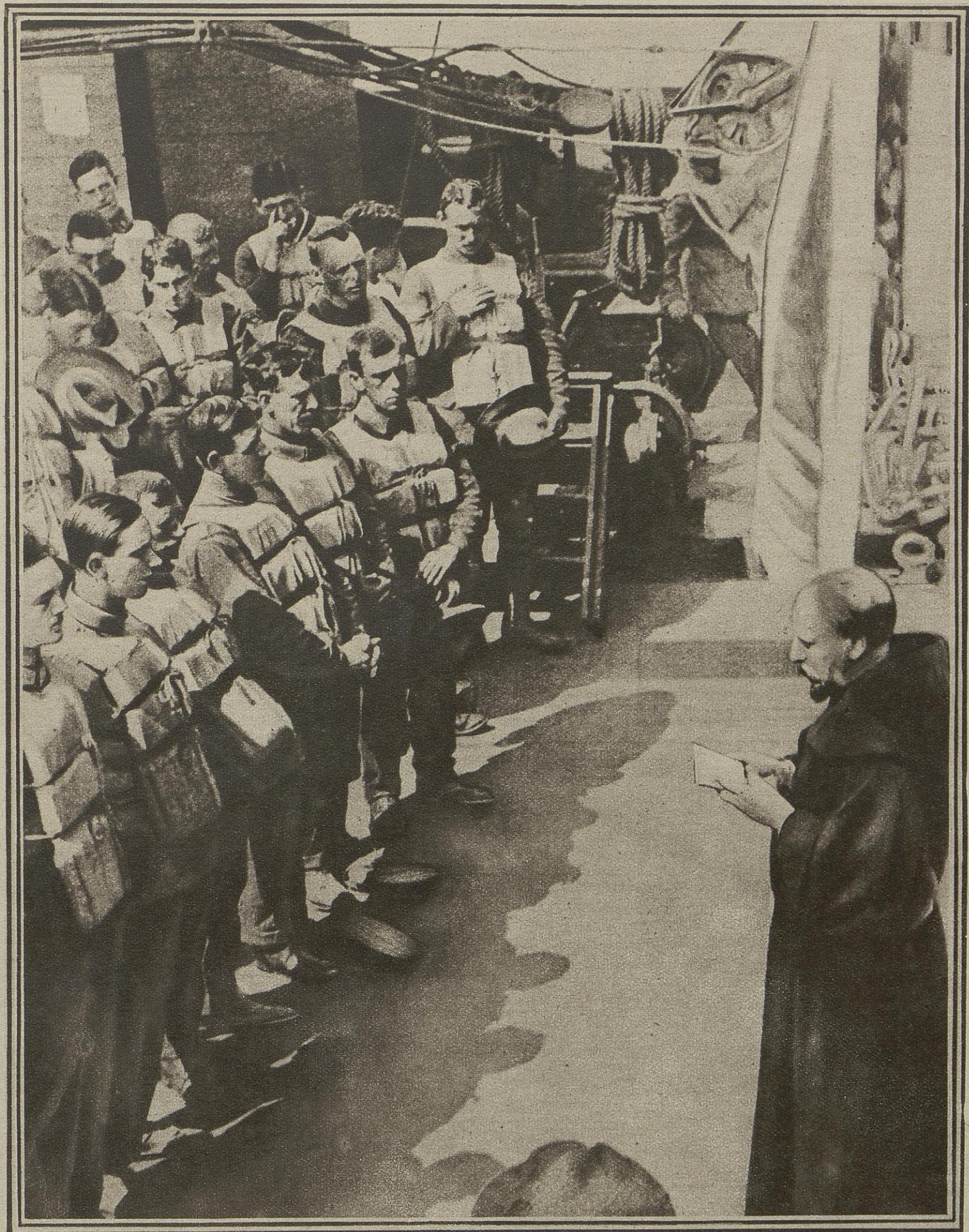
— Vive la France ! Ohé, Yan, Bertranot, et toi aussi, Cassinou... venez... on va trinquer à la victoire !...

Cassinou s'était assis sur une borne et baisait la tête. La guerre ! C'était la guerre ! ça y était, et ça y était un peu, mon neveu ! Il se rappelait tous les discours qu'il avait tenus à ce sujet les jours précédents et le matin même ; il se sentait furieux, non plus contre les autres, mais contre lui... Maintenant, on aurait de quoi lui river son clou quand il déclarerait y voir clair en toutes choses !...

Une seconde encore il se révolta. La guerre ? Quoi ? Ils acceptaient cette nouvelle de la sorte, joyeusement?... Il n'y en aurait pas un qui se révolterait?...

(A suivre.)

CHARLES DERENNES.



**A BORD DU P..., UN SOUS-MARIN EST SIGNALÉ ! LA PRIÈRE SUR LE PONT**

Le document a été pris à bord d'un de nos transports en Méditerranée, dans cette zone particulièrement dangereuse, près de M..., qu'infestent les sous-marins ennemis. L'officier de quart vient de signaler qu'un périscope émerge, là-bas à tribord. Et la manœuvre prévue se déroule. Les hommes, tous munis de leur ceinture de sauvetage, se sont rassemblés

aux emplacements déterminés. L'instant est tragique. Le transport fait des évolutions rapides pour déconcerter le tir de l'ennemi, tandis que ses canons foudroient le point précis où le périscope apparaît. Sur le pont, un franciscain, aumônier colonial, implore la protection divine devant les hommes rassemblés et dit à haute voix la prière des agonisants.



**L'HOPITAL FOUDROYE. — UN OBUS TOMBE SUR UNE AMBULANCE IMPROVISÉE**

La scène d'épouvante que nous reproduisons ici n'est pas imaginaire. Elle a été minutieusement reconstituée par l'artiste d'après le témoignage d'un blessé qui se faisait panser dans ce château

des bords de l'Aisne, transformé en hôpital de campagne. Tandis que le médecin-major et son aide opéraient des grands blessés que les brancardiers leur amenaient de la bataille toute proche,

un obus allemand, un 210, fit explosion au milieu de la pièce. Le major et son aide, qui, la scie en main, pratiquaient une amputation, tombèrent foudroyés. Presque tous les blessés assis ou couchés

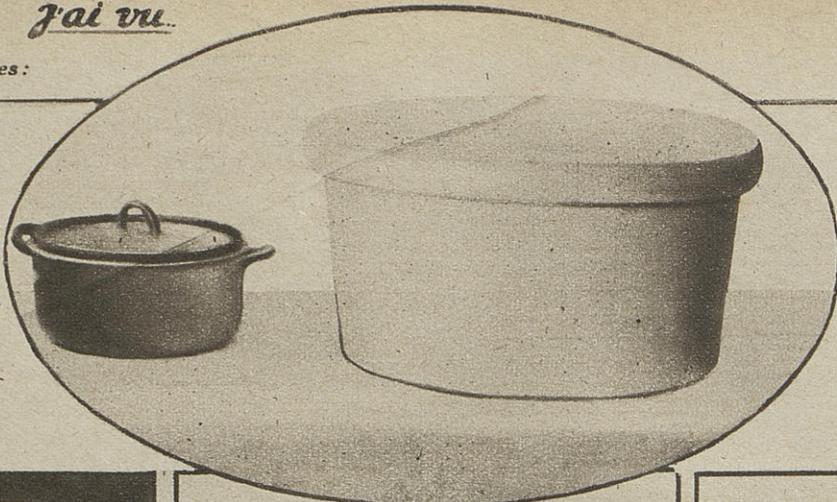
furent tués. Quelques autres, qui se tenaient debout, appuyés contre le mur, attendant d'être pansés à leur tour, furent épargnés. Mais deux d'entre eux subirent un tel choc nerveux qu'ils en sont restés fous.

*J'ai vu.*

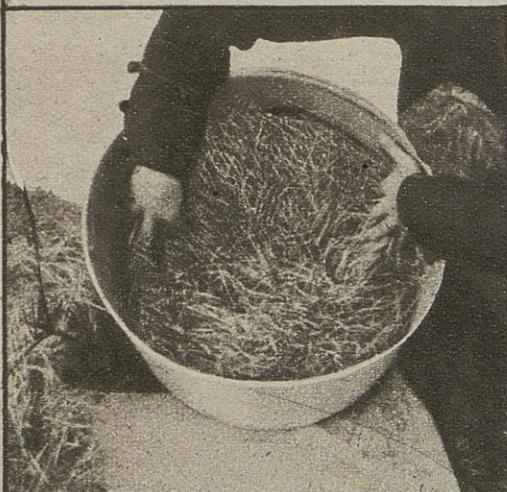
Les instruments nécessaires :

Un carton, une marmite.

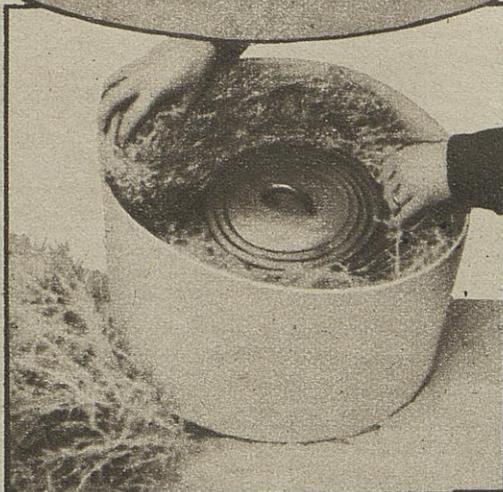
**MENAGÈRES  
ÉCONOMISEZ :**



**LE POT-AU-FEU  
SANS FEU**



Dans le fond de la boîte faites un lit de 5 centimètres d'épaisseur en fibre, foin ou papier découpé.



En laissant juste la place de la marmite, garnissez également les parois.



A l'aide d'une étoffe quelconque que vous coudrez, fixez partout le rembourrage de fibre ou de foin.



Remplissez de papier découpé très tassé un coussin aussi large que le couvercle.



Faites chauffer jusqu'à l'ébullition le contenu de la marmite.

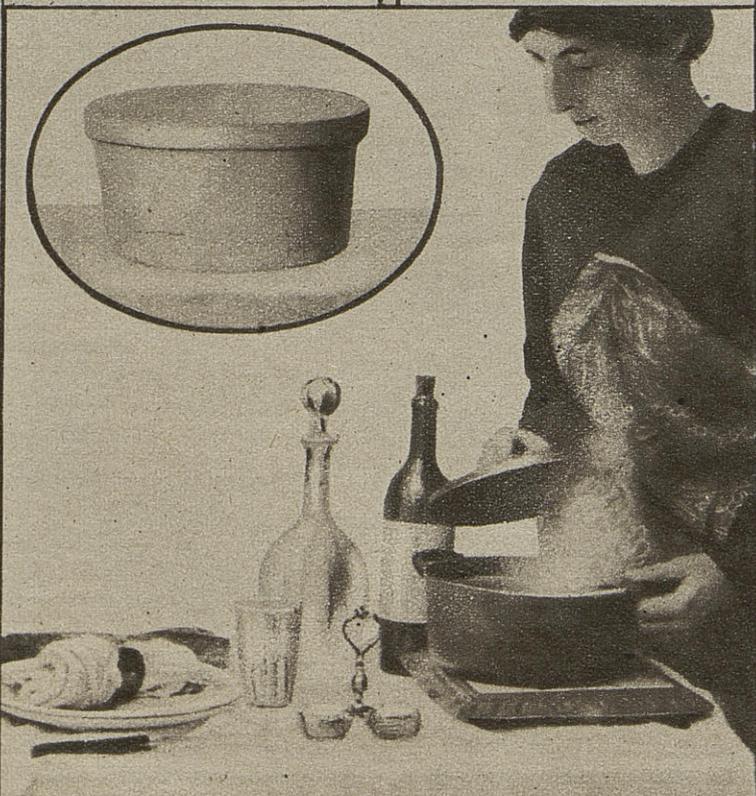
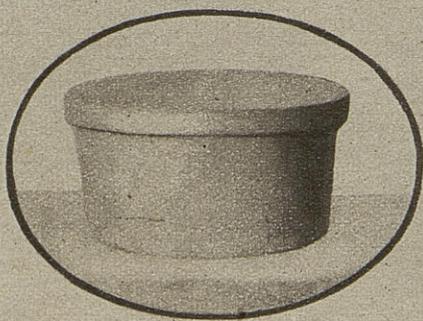


Mettez rapidement la marmite bouillante dans la boîte rembourrée.



Recouvrez la marmite avec le coussin isolateur et fermez le carton.

Dans son ménage même, la femme française peut contribuer pour sa part à la victoire. Pour tenir jusqu'au bout, il n'est pas en effet de trop petites économies. Et si l'on prend en ce moment des mesures générales, chacun, en particulier, doit s'efforcer de ménager les ressources de tous. Le charbon est indispensable à la défense nationale ! Ménagères, vous devez l'économiser ! Faites donc votre cuisine sans feu ou presque. Une marmite, une caisse en bois, voire même un simple carton à chapeau, de la fibre de bois, du papier découpé et quelques bouts d'étoffe, voilà un auto-cuisieur



Au bout de quelques heures, la cuisson s'étant achevée ainsi sans feu dans le carton, il n'y a qu'à servir le contenu bouillant de la marmite.

ou une bonne marmite norvégienne qui permet de ne pas gaspiller inutilement le combustible si précieux en ce moment. La réalisation est chose facile sans qu'il soit nécessaire de faire l'emplette d'un appareil coûteux : bien rares en effet ceux qui n'ont pas chez eux les "ustensiles" propres à la confection de ce "réchaud économique". Et il faut bien se garder de dédaigner les quelques centimètres cubes de gaz ou le kilogramme de charbon qu'une ménagère aura ainsi évité de dépenser pour cuire son pot-au-feu. C'est un obus de plus pour nos soldats ! c'est peut-être abrégé d'un jour l'effroyable guerre !

# LES VALETS DÉMASQUÉS <sup>(1)</sup>

Nous donnons ci-dessous le résumé des chapitres passés dans les numéros 106 et 107.

Devant tant d'assurance je demeurai confondu. Je restais debout à regarder mon interlocuteur et je lançais quelques mots insignifiants.

— Mais je vous remercie... J'ai tous les renseignements utiles sur ce déplorable accident. Pour les journaux, ce n'est qu'un fait divers...

— Banal... reprenait le journaliste bulgare... Banal... J'en parlais justement avec notre confrère M. Weilisch... Je vous demande pardon, je ne vous ai pas présenté... M. Weilisch est le correspondant de la *Kleine Press* de Vienne... Et nous disions : « Ce n'est pas de chance, mais tant pis!... qu'y peut-on faire? Le colonel sera à coup sûr extrêmement bien soigné ici... Vous avez de si grands docteurs !

— Oui, naturellement, oui, naturellement... affirmait à son tour l'Autrichien qu'on venait de me présenter. Et puis, ajoutait-il avec un épais sourire, il n'y a tout de même pas là un cas de guerre, n'est-ce pas?

Et comme je ne répondais rien à cette lourde plaisanterie :

— Ni là, ni ailleurs, n'est-ce pas, monsieur, me dit-il... Il faut être fou pour croire à la guerre. Qui voudrait engager une partie si terrible... L'Allemagne, telle que je l'ai vue, est pacifique, monsieur. L'empereur est pacifique. Le bourgeois est pacifique. L'ouvrier est pacifique. Tout le monde veut la paix. C'est pourquoi je m'étonne, lorsque je vous vois diriger votre programme militaire vers une prolongation du temps de service... La guerre? c'est un cauchemar du passé... Voilà ce que je pense!

Il était là, ce gros homme, appuyé contre la table du cabaret devant une chope de bière à moitié vidée... Il parlait avec volubilité et sans finesse. Je le regardais et je songeais, sans trop savoir pourquoi, peut-être bien aussi en le sachant, à ces vers de *Ruy Blas* lorsque don César de Bazan juge don Salluste :

*Hum! visage de traître  
Quand la bouche dit non, le regard dit:  
[Peut-être?...]*

Et je pensais: voilà deux gaillards qui me sont suspects, mais que puis-je faire contre

RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS. — Au mois de septembre 1913, un journaliste français (auteur anonyme de ce récit) a été envoyé aux manœuvres du Sud-Ouest, ayant pour collaborateur technique un général en retraite, écrivain militaire qui croit à l'imminence de la guerre. Tous deux sont arrivés à Montauban et se sont arrêtés au buffet de la gare, lorsqu'un étranger se présente à eux : c'est le journaliste bulgare Arène Vandreck. Le lendemain, entre deux thèmes de manœuvres, le journaliste bulgare apprend à ses confrères français le grave accident d'automobile dont fut victime, à Grisolles, le colonel de Winterfeld, attaché militaire d'Allemagne. Et le Bulgare de conclure hypocritement : « Un Allemand de moins ».

eux? Que puis-je dire? Les dénoncer? Pourquoi et comment? Quelles preuves ai-je de leur complicité, de leurs manœuvres pour pénétrer les secrets de notre armée? Dans quelles mesures, d'ailleurs, exercent-ils le rôle que je leur prête? Je les ai entendus parler en allemand, tenir des propos qui prouvent qu'ils sont en relations avec l'attaché militaire de l'ambassade d'Allemagne? Est-ce suffisant pour les faire arrêter ou expulser? Non point. Alors on ne m'écoutera pas et je passerai pour un maladroit. Toutes ces idées me couraient dans la

et sont agencées pour maintenir en haleine la curiosité des lecteurs. Les aventures réelles, celles de la vie, sont souvent moins bien ordonnées. C'est le cas de celles auxquelles je fus mêlé et que je relate aujourd'hui... Je sens très bien que, pour l'intérêt de ce récit, il faudrait que je poursuive mes deux espions dans un dédale sans fin, qu'ils m'échappent et que je les rattrape, après avoir couru mille dangers... Hélas! il n'en fut pas ainsi tout de suite... Je dus sortir penaud du cabaret où j'étais entré le cœur battant, et les manœuvres se terminèrent sans que je pusse saisir rien d'autre qui me mît en émoi.

Une ou deux fois je vis bien mon Bulgare et mon Autrichien mêlés à des groupes où des généraux parlaient sans défiance; je les vis aussi fort attentifs à regarder des artilleurs mettre leurs pièces en mouvement, mais je ne pus les prendre, comme on dit, « la main dans le sac ». Ils étaient trop prudents surtout, ils limitaient à ce moment leur mission à un genre d'espionnage savant et peu dangereux : ils s'efforçaient de connaître la valeur et la puissance exacte des Français appelés à jouer un rôle important et cherchaient, par tous les moyens en leur pouvoir, à paralyser leurs efforts. Cela, j'en suis sûr. Et il ne devait pas d'ailleurs se passer un long temps après l'époque que je viens d'évoquer sans que j'en recueillisse la certitude.

Les manœuvres terminées (elles ne furent pas très bonnes au point de vue militaire), nous rentrâmes à Paris, le général A... et moi. Pendant notre retour il me confirma son inquiétude et me dit sa volonté de faire campagne pour la loi de trois ans et le renforcement de l'artillerie lourde. De fait, à peine rentré, il commença dans la presse une série d'articles éloquentes et qui devaient avoir un grand retentissement. Je le vis peu pendant cette période,

mais les quelques fois où je le rencontrai il me confia qu'il était satisfait, que ses écrits impressionnaient le public et que le Parlement voterait la loi de sauvegarde. Puis, un jour, un pneumatique vint me toucher chez moi. Il disait :

« Mon cher ami,

« Pouvez-vous passer me voir tantôt... Il faut que je vous demande un renseignement et peut-être un conseil.

« Mes meilleurs sentiments. »

Le jour même je me rendais chez le général A..., rue de l'Université. Il me reçut dans son cabinet de travail et m'expliqua aussitôt :

— Excusez-moi de vous avoir dérangé; mais j'ai un document à vous montrer.

Et, saisissant une enveloppe sur son bureau, encombré de livres, de brochures, de cartes :

— Voulez-vous lire cette lettre? me dit-il. Je pris l'enveloppe. J'en tirai une feuille



Il était là, ce gros homme, appuyé contre la table du cabaret devant une chope de bière à moitié vidée...

tête tandis que je demeurais silencieux. Aujourd'hui, après tant d'événements qui m'ont éclairé, je pense encore que j'ai agi comme la raison le commandait et qu'il n'était pas possible de faire autrement. Il est vrai qu'on a découvert depuis ce que je ne savais pas alors : que le colonel de Winterfeld était le grand organisateur d'un centre d'espionnage allemand en Espagne (1)... Mais il est vrai aussi que mon Bulgare, qui était un Allemand de pure race, connut la douceur de l'incarcération en Suisse, — comme le montrera la suite de cette curieuse histoire.

## DEUXIÈME PARTIE

### UNE SINGULIÈRE INVITATION

Les romans tels qu'on les imagine et qu'on les écrit s'enchaînent parfaitement

(1) La nouvelle a été publiée par tous les journaux au mois de novembre 1914.

(1) Voir le commencement de ce roman dans le numéro 106.

assez grande qui portait à gauche cette inscription :

REVUE D'ÉTUDES TECHNIQUES

Allemandes, Françaises,  
Anglaises, Italiennes.

A droite la mention : « Cologne, le 15 décembre 1913. »

Et je lus le texte suivant, « tapé » à la machine à écrire :

« Mon général,

« Nous venons de fonder — un petit groupe d'écrivains — une revue dont chaque tome sera publié en quatre langues, pour l'étude des grandes questions techniques maritimes, militaires et industrielles. Nous nous sommes déjà assuré la collaboration de spécialistes très éminents de nombreux pays étrangers. Nous avons songé à vous, auteur de tant de savantes études, pour la rédaction de la rubrique militaire française. Un écrivain tel que vous est tout désigné pour tenir cette rubrique dans notre revue. Il demeure bien entendu que vous y exprimerez les idées qui vous sont chères. Le caractère international de la revue n'exclut pas l'indépendance de chacun des écrivains, et c'est d'ailleurs à cette condition seule que notre revue peut être intéressante et qu'elle réussira... »

« Nous sommes disposés, mon général, à vous allouer une somme assez importante pour cette collaboration que nous souhaiterions bi-mensuelle. Quoi qu'il en soit, et si cette proposition vous agréait, vous pourriez vous entendre avec nous sur place. Nous vous faciliterions le voyage d'ailleurs court de Paris à Cologne et nous vous retiendrions une chambre au Weimar-Hôtel (1) où nous faisons descendre nos collaborateurs et où vous pouvez dès à présent nous écrire. »

« Dans l'espoir d'une prompt réponse, dont nous serons fort honorés, nous vous prions de croire, mon général, à nos sentiments de sincère admiration. »

« EDOUARD SCHWARTZ. »

— Eh bien ? interrogea le général lorsque j'eus fini de lire cette lettre.

— Eh bien !... répondis-je hésitant... on vous offre une collaboration intéressante. Vous pourriez accepter.

— Mais quel intérêt ces gens-là ont-ils à imprimer ma prose ? continua mon interlocuteur... Avec cela je n'ai guère envie d'aller à Cologne... Je n'ai pas de temps à perdre et ce pays-là ne m'inspire qu'une sympathie limitée.

(1) Ce nom est inexact, comme la plupart des noms livrés à la publicité dans ce récit, ce qui ne change en rien son caractère véritable.



Eh bien ? interrogea le général...

— L'intérêt qu'ils trouvent à obtenir votre collaboration, mais c'est l'intérêt qu'elle présente. Vous pourriez toutefois voir ce qu'ils ont déjà engagé comme collaborateurs, ajoutai-je.

— Vous le trouverez, me répondit le général... là, sur le verso de la lettre, en *post-scriptum* ; ils m'ont indiqué quelques noms. En connaissez-vous ?

Je retournai la lettre, ce que j'avais négligé de faire, et je lus un ajout et des noms. Et soudain l'un d'eux me tomba sous les yeux qui me fit suspendre ma lecture, tout ému. Je venais de lire celui d'*Arène Vandreck*, suivi de la mention : *collaborateur militaire pour la Bulgarie*.

— Mon général, fis-je après une minute de réflexion, voulez-vous mon avis : on est en train de vous attirer dans un guet-apens. Ce nom d'*Arène Vandreck*, c'est pour moi un éclaircissement, une lumière dans les ténébres.

C'est celui de cet étranger, que nous avons rencontré au buffet de Montauban. Or, ne vous en déplaise, c'est un espion. Le Weimar-Hôtel doit être un endroit intéressant, mais dangereux sans doute pour un général français.

— Les misérables ! reprit mon ami... Allons, je vous remercie. Donnez-moi cette lettre à laquelle je ne répondrai pas.

Mais j'avais tiré mon portefeuille et je m'appêtais à y insérer la missive.

— Je ne vais pas vous la rendre si vous

le permettez, mon général. C'est un viatique, je le conserve. Dans deux jours je serai à Cologne. Je tiens une aventure, je ne la lâche pas... Nous allons peut-être nous amuser...

— Vous êtes imprudent...

— Point. Je suis curieux, simplement. Avec votre permission, mon général, au revoir. Je vous promets de défendre convenablement vos intérêts — et les miens. L'invitation est singulière, mais elle est aimable : j'en profite.

Et, avec un joyeux entrain, je rentrai chez moi faire ma valise.

COLOGNE

En route!...

J'ai souvent voyagé dans ma vie errante de journaliste et je me suis embarqué généralement avec plaisir. Je montai d'un pied léger dans le wagon qui devait m'emporter vers des contrées plus ou moins lointaines et m'arracher à la monotonie des corvées quotidiennes. J'ai retrouvé presque toujours avec agrément la noble secousse des *sleepings* et la détestable nourriture des *dining-cars* ; mais toujours aussi j'ai ressenti une impression singulière lorsque je partais pour l'Allemagne.

Ce n'était pas de l'ennui, car — pourquoi ne le dirais-je pas très franchement ? — je ne me suis jamais ennuyé en Allemagne, où la vie était parfaitement organisée pour les voyageurs et où il y a, tout compte fait, de belles et de curieuses choses à voir. Ce n'était pas, non plus, de la peur : car pourquoi eussé-je éprouvé de la peur ? Non, c'était, à passer la frontière, comme une sorte de malaise physique. On se sentait, malgré tout, chez l'ennemi. Et je puis dire que jamais je n'ai pénétré en Germanie sans songer à la guerre.

Ce passage de la frontière n'était pas seulement ennuyeux : il était impressionnant. Je me souviens fort bien des moindres détails des événements que j'ai entrepris de raconter et j'en écris comme s'ils s'étaient passés hier. Je m'étais embarqué le soir et je dormis mal. Je demeurai la tête collée à la vitre embuée de mon wagon et je regardai le paysage fuir dans la nuit, la danse nocturne et rapide des poteaux télégraphiques. En France, je vis défiler sous mes yeux les âpres horizons du nord. En Belgique j'aperçus çà et là des horizons incendiés par la lueur éclatante des hauts fourneaux, des usines où des hommes travaillaient sans répit, le torse éclairé par le métal en feu.

(A suivre.)



LE IV<sup>e</sup> NUMÉRO DE

La Guerre Aérienne  
Illustrée

(Rédacteur en chef : Jacques MORTANE)

PARAIT AUJOURD'HUI

PRIX : 0 FR. 50

DANS CE NUMÉRO :

Les Aviateurs anglais.

Lettres inédites de Marc Pourpe.

Dans les flammes.

Suite du Carnet de route d'un aviateur allemand.

En hors-texte (héliogravure) un splendide portrait de l'adjudant BARON, l'as bombardier (Portraits parus : Guynemer, Nungesser, Dorme).

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 22 au 28 Novembre

MERCREDI 22 NOVEMBRE. — Craiova est prise par les Allemands.

— Démission du ministre allemand von Jagow.

— Mort de M. Georges Trouillot, sénateur.

JEUDI 23. — Les ministres du Centre sont expulsés d'Athènes.

— En Serbie, prise de Dimarci, Dobromir et Paralovo par les Alliés.

VENDREDI 24. — Mort de Sir Hiram Maxim, l'inventeur de la mitrailleuse qui porte son nom.

— M. Trepof devient premier ministre russe.

SAMEDI 25. — Les aviateurs anglais bombardent Dillingen.

— Les Allemands passent le Danube en Roumanie.

DIMANCHE 26. — Progression des Italiens vers Tmova en Serbie.

LUNDI 27. — 4<sup>e</sup> raid de zeppelins sur l'Angleterre : deux aéronautes ennemis sont abattus.

— En Serbie, les Franco-Serbes prennent la cote 1050.

MARDI 28. — Première séance du second comité secret à la chambre.

— Ultimatum de l'Entente à la Grèce concernant la remise des canons et des munitions.

Demandez partout le fascicule de :

En Route !

(Rédacteur en chef : Théodore CHÈZE)

La plus belle, la plus pratique Revue du tourisme illustrée.

PRIX : 0 FR. 30

DANS CE NUMÉRO :

A propos du Mont Saint-Michel

Coupez la digue (lettre ouverte à M. A. Briand)

L'organisation du Tourisme. J. TRAVELLER

L'illustre Voyageur. Texte et dessins de Marc Orlan

Collaborateurs habituels d'En Route

Henri de Régnier, Jean Aicard de l'Académie Française, Paul Adam, Colette, Lucien Descaves, Péladan, Robert Schaffer, Léon Lafage, Léo Languier, La Fouchardière, Rodolphe Bringer, P. Mac Orlan, etc., etc.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence

*J'ai vu*  
**EN MARGE DE LA GUERRE**



Les robes de toilettes de soirée au théâtre, a décreté notre ministre des Beaux-Arts.



Dans " Plus haut que l'Amour ", la pièce d'André Couvreur excellentement interprétée du théâtre Albert I<sup>er</sup>. L'auteur y soutient avec une éloquence dramatique la thèse de l'adoption de l'Enfant engendré par l'Allemand dans la famille française. L'auteur: M. André Couvreur (à droite), et ses principaux interprètes: M<sup>lle</sup> France Maillane, M. Armand Bour et M<sup>lle</sup> Valentine de Hally (de gauche à droite).



Donc, jusqu'à la victoire, plus de corsages décolletés, plus de robes à trains.



Une infirmière royale, S. A. R. la duchesse Hélène d'Aoste, de passage à Paris, visite l'hôpital de la villa Molière.



M. Briand remet la médaille des épidémies à M<sup>lle</sup> et M<sup>lle</sup> Tittoni avant leur départ pour Rome.



Deux grandes dames de la colonie roumaine de Paris viennent de prendre la blouse de l'infirmière.



Le sénateur Georges Trouillot, qui vient de mourir.



La guerre en images d'Épinal: Le général Joffre, par M. Jean Leprince, à l'exposition du Jout français, pavillon de Marsan.



Le poète belge Émile Verhaeren, broyé par un train à Rouen.



M. Zimmerman, le nouveau secrétaire d'État allemand aux affaires étrangères. (En petit: le ténor Salza qui vient de mourir).



Le prince Georges de Battenberg et sa jeune épouse la comtesse "Nada" Torby, le jour de leur mariage.



M. Joseph Thierry, "ministre du ravitaillement" en France. (En petit: Mme Jane Renouardt, la gracieuse comédienne).

# NOUS AUTRES, FEMMES... MARRAINE <sup>(1)</sup>

Aux armées, mars 1916.

Madame,

Le colonel avait demandé quelques marraines pour des soldats qui ont besoin d'aide et de réconfort ; un journaliste lui a envoyé une liste de noms parmi lesquels j'ai vu le vôtre. Je vous connais par vos œuvres et j'ai lu tous vos romans : je n'ai pour vous que de l'admiration. Je vous demande de vouloir bien être ma marraine. J'ai vingt et un ans (classe 15), engagé volontaire, et je suis aspirant. J'ai passé mon baccalauréat, il y a quatre ans déjà, — comme c'est loin ! — et je me destinai à la diplomatie. Ceci pour me situer dans la vie ! Pour le physique, si vous m'agréez comme filleul, je vous enverrai mon portrait. Il ne s'agit pas pour moi, madame, d'avoir une marraine qui m'envoie des colis ou des friandises ; ma mère et ma sœur font tout ce qu'il faut dans cet ordre d'idées, mais ce que je voudrais, c'est échanger avec vous une correspondance régulière ; je vous dirai tout ce que je pense et vous trouverez le moyen, avec votre beau talent, de m'envoyer de grandes lettres qui m'aideront à supporter les heures si dures que nous vivons. Je n'ai ni fiancée ni petite amie, et il y a des minutes où j'ai le cœur vide ; les relations intellectuelles que nous pourrions nouer ne m'empêcheraient pas de garder pour vous les sentiments les plus respectueux.

ANDRÉ CROISSILLON,  
aspirant, 3<sup>e</sup> Compagnie.

Monsieur,

Vraiment votre lettre n'a pas été sans m'ahurir ! Eh quoi ! je me mets à la disposition d'un pauvre poilu qui justement peut avoir besoin de temps en temps d'un petit mandat ou d'un paquet et c'est un jeune homme de bonne famille qui prétend m'accaparer et s'offre tout purement d'être mon flirt ! Comme vous y allez, jeune homme ! et quelle tête vous feriez en apprenant que justement j'ai un fils de votre âge ! Je sais que vous me promettez votre discrétion. Fichtre ! me voilà bien garantie ! et d'ailleurs croyez-vous tant que je tiens à être marraine pour qu'on ne le sache pas ! Vous allez m'envoyer votre portrait : c'est bien gentil à vous ! mais je vous connais, beau masque : vous êtes tous pareils, de petits guerriers avec toutes les audaces. Vous avez de la chance d'être un héros, pour qu'on vous pardonne ! car je ne vous en veux pas trop tout de même et la preuve, c'est que je vais vous donner un bon conseil : au lieu de vous adresser à moi pour meubler votre cœur vide, écrivez vite à une amie de votre sœur, elle doit en avoir de charmantes. Vous échangerez avec elle toutes les correspondances du monde, et quand vous reviendrez, après la victoire, il vous semblera tout naturel de l'épouser.

Maintenant ne vous croyez pas très malheureux parce que je ne vous réponds pas une lettre enthousiaste. Il y a dans un de mes livres, — M'as-tu lu ? — un jeune homme qui fait des bêtises parce qu'une dame ne tombe pas dans ses bras. C'était bon au temps de la paix. Je ne tombe ni dans vos bras, ni dans votre piège, mais comme je ne veux pas passer même à vos yeux pour une pimbêche, je vous écrirai de temps en temps si vous êtes sage et si vous voulez bien me considérer, je ne dis pas comme une petite maman, mais au moins comme une grande sœur ! Et maintenant, mon petit aspirant, déchirez cette lettre, et si vous n'êtes pas trop fâché contre moi, envoyez-moi de vos nouvelles quand vous aurez un instant à perdre. Je vous offre ma bonne amitié et c'est une chose qui a son prix.

MARIE-JEANNE DE SALIGNY.

Ma chère grande sœur,

Mais je suis très content que vous veuillez bien être ma grande sœur ! Et pas si grande

que ça ! Vous n'avez pas de fils de mon âge, d'abord ; vous avez une petite sœur de douze ans : vous voyez que je suis très bien renseigné. Pourquoi vouloir me raconter des choses ! Mais non, madame, ça ne prend pas, et je vais vous faire un aveu : si je ne vous réclame pas aujourd'hui votre portrait, c'est que j'en ai un de vous, oh pas extraordinaire, mais il parut ainsi dans un illustré avant la guerre : vous êtes assise devant votre bureau, vous réfléchissez ; vos beaux bras sortent des larges manches d'une robe d'intérieur, vos yeux sont merveilleux et graves, mais le sourire de votre bouche corrige la sévérité de votre regard. Vous voyez que je vous connais. Je voulais aujourd'hui vous écrire une très grande lettre, je voulais, moi, me faire connaître à vous, mais l'ordre vient d'arriver et nous remontons aux tranchées tout à l'heure, ce qui abrégera, hélas, mon épître. Je tiens à faire porter cette lettre avant mon départ pour la première ligne. Non pas que j'aie la moindre appréhension ! J'ai subi pas mal de bombardements et j'ai eu la chance de prendre part à deux belles attaques sans recevoir une balafre. Mes hommes ont confiance en moi. (Combien d'aspirants peuvent en dire autant ?) Je ne suis pas imprudent, je fais ce que j'ai à faire sérieusement. Mais oui, sérieusement, grande sœur ! mais vous aurez peut-être peine à vous en convaincre en regardant mon portrait, car je vous l'envoie pour que vous me connaissiez. C'est un portrait d'avant guerre, je veux que vous préférerez l'homme que je suis en temps normal au héros, comme vous écrivez. Regardez bien cette photographie, et si le modèle ne vous paraît pas indigne de votre affection, il vous offrira la sienne sans arrière-pensée. Si vous saviez quelle douceur, quand le cafard menace, de penser qu'il y a quelque part une femme intelligente et jolie à laquelle on n'est pas indifférent. Pensez un petit peu à moi ! et, tant pis si vous me grondez ! — moi, je vous affirme que je ne pense qu'à vous. — Je vous embrasse, ma grande sœur, vous permettez ?

Votre ANDRÉ.

Mon ami,

Et si je me fâchais, qu'est-ce que vous diriez ? Comment ! je vous fais de la morale, je remets les choses au point, je m'applique à vous faire comprendre qu'une marraine comme moi ne peut être qu'une marraine, et, chérubin que vous êtes, vous en profitez pour m'embrasser sans crier gare ! Je vous assure, mon petit André, que tout ça n'est pas sérieux. Où voulez-vous en venir ? Ou bien vous m'aimez, et vous serez très malheureux, ou bien... mais non ! il ne faut pas nous prendre au sérieux ! J'ai votre portrait, j'ai été obligée de le mettre dans le fond d'un tiroir ; votre signature, une date, rien d'autre : on dirait un ex-voto. Vous auriez écrit encore : « A ma chère marraine ! » une formule quelconque : non ! votre petit nom : André, 10 juillet 1915... Vous êtes diablement compromettant, mon bel officier.

Enfin je l'ai regardée, cette photographie. Vous êtes assez joli garçon... Oh ! ce n'est pas une déclaration ! on voit sur votre portrait que vous êtes un peu fat ; quelle horreur ! pour un homme !... Mais vous êtes si gosse ! Heureusement, — ou malheureusement — la guerre a dû vous vieillir un peu, si ce n'est vous retirer vos illusions... Au fait, vous me ferez le plaisir de déchirer mon portrait. Je suis indignée à l'idée que je suis collée sur le mur de votre cagna entre la carte postale de Gaby Deslys et d'Otero ou parmi les petites femmes décolletées de Fabiano... D'ailleurs, je m'en moque, ce portrait ne me ressemble pas du tout... C'est très sérieux, André, ce que je vous dis ; il ne faut pas que vous nourrissiez des espoirs que je serais obligée d'anéantir brutalement ; je ne suis pas une gamine qu'on affole, ni une femme qui pense que rien n'a d'im-

portance. Je sais très bien que mon amitié ne vous suffit pas ; nous faisons fausse route ! Indiquez-moi un soldat que je puisse aider matériellement, ce sera plus utile que de nous monter la tête, — car, c'est bête, j'arrive à penser à vous beaucoup trop, mais je suis encore assez raisonnable pour me rendre compte que c'est parfaitement ridicule. Quand vous viendrez en permission, je vous rendrai votre photographie. Je vous quitte... je ne vous embrasse pas, moi, grand fou ! et tâchez d'être bien raisonnable si vous voulez que je vous fasse bon accueil lorsque vous viendrez...  
MARIE-JEANNE.

Ma chère amie,

J'arrive en permission mardi matin, j'irai chez vous aussitôt après le déjeuner. Tout à vous.  
ANDRÉ.

Mon petit,

Voilà déjà deux grandes lettres que je t'écris depuis ton départ et tu ne m'as rien envoyé, tu ne m'as pas répondu. Pourquoi ? Si je n'avais pas fait téléphoner chez tes parents pour savoir si tu leur écrivais à eux, je serais morte d'inquiétude. Tu leurs donnes de tes nouvelles, tu vas bien, tu ne m'écris plus... Pourquoi ? je ne comprends pas ! ou plutôt, si... j'ai peur, j'ai peur ! Oh ! mon petit, quel chagrin, quelle déception ! Je m'en doutais ! je craignais tant de n'être pas la plus forte en te voyant ! Tu es entré chez moi, tu étais bien tel que je m'imaginai, tu avais les yeux doux et la bouche cruelle : mais je n'ai vu que tes yeux... Ah ! peut-on être faible et lâche ! peut-on... Pauvres petits ! quelle force pourrait-on avoir contre vous ! on sent tellement que vous avez tous les droits et le droit d'avoir toutes les exigences. Et comme vous êtes sûrs de vous ! comme tu étais sûr de toi ! Dès les premiers soirs, j'ai deviné en te voyant sourire de quelles larmes je paierai ma défaite, et quand ce soir-là, tu m'as quitté sans un abandon, sans une émotion, j'ai senti combien les femmes comptent peu pour vous. C'est fini, n'est-ce pas ? je ne m'y trompe pas ; fini, bien fini ! tu ne m'écris même pas pour chercher à te justifier !

André, mon petit, je ne te reproche rien, mais toi, qu'as-tu à me reprocher ? Tu es reparti et j'ai le droit de croire que tu n'emportes que mon souvenir. Pourquoi t'en affranchir si vite ? que crains-tu ? Il me vient des pensées effroyables : ai-je été autre que tu l'espérais ? t'ai-je paru vieille ? Je te l'avoue, je passe des heures devant ma glace, je fouille mes traits pour n'en ignorer ni un pli ni une ride, mais j'ai tellement pleuré que mon visage est ravagé et que ce n'est plus celui qui s'est tendu vers toi qui apparaît dans le miroir à mes regards angoissés. Vieille ! quarante ans ! mais pour toi la vie passe si vite ! Pourquoi m'as-tu contrainte à t'aimer ? Pourquoi ai-je été coquette ? Étais-je si sûre de moi, si sûre de toi ? Pardon, André, je ne t'écrirai plus... Si dans quelques jours je n'ai pas un mot de toi qui me rassure un peu, ce sera fini... tout à fait fini. Tu auras été la dernière tendresse de ma vie, la plus courte, mais sans doute la plus belle... Adieu !  
MARIE-JEANNE.

P.-S. — Fais un mot tout de même pour me donner de tes nouvelles.

Ma chère dame,

Mon aspirant Croissillon me dit comme ça que vous voudriez avoir un soldat pour lui envoyer des paquets et des mandats ; comme je n'ai pas de marraine, je ne demande pas mieux que ça soit vous. Je m'appelle Clément Tournevoie, cultivateur à Vimory (Loiret), pour l'instant, caporal au même régiment que l'aspirant Croissillon qui me dit de vous dire qu'il va bien. Je vous remercie bien et vous salue, ma chère marraine...

SYLVAIN LAPEYRADE.

Pour copie conforme : PIERRETTE.

(1) Voir dans notre numéro du 25 novembre, le commencement de cette série : *Nous autres, Femmes*...

Gagnant un observatoire.



Regardant à la lunette.



A un poste de commandement belge.



Dans un blockhaus près de Dixmude.

### LE PRINCE DE GALLES AUX TRANCHÉES

Depuis le début de la guerre, l'héritier du trône d'Angleterre apprend son métier de roi. A la tête de son régiment, dont il portait le drapeau, le prince de Galles avait défilé devant Buckingham Palace, avant de s'embarquer pour la

France. Depuis, il a conquis ses galons sur le champ de bataille, et il est devenu extrêmement populaire non seulement parmi les Tommies, mais aussi parmi les troupes belges et françaises qu'il va souvent visiter dans leurs tranchées.

*J'ai vu*



### CHIENS MASCOTTES ET CHIENS DE COMBAT

Tous deux sont également chers aux soldats. Les uns les aident dans leur tâche comme ce chien agent de liaison que l'on voit ici, au bas de la page, sauter par-dessus la tranchée pour aller porter un message au poste de commandement, en

plein combat. Les autres chiens, mascottes en honneur chez nos alliés anglais, sont les meilleurs protecteurs contre les rats... et le cafard. Témoin ce bull gravement installé au volant d'une auto et comique comme tout avec son air de vieux chauffeur.